

et je l'ai suivi jusqu'à la dernière ligne de son beau récit, sympathisant avec ses héros, souffrant de leurs angoisses, communiant à leurs joies et finalement m'associant de grand cœur à leur bonheur final.

Je ne vous raconterai pas le roman, car vous allez le lire sans tarder, il faut que vous le lisiez, pour votre bon plaisir d'abord et ensuite pour la récompense de M. Potvin. Et, qui que vous soyez, vous ne regretterez pas l'aventure.

Vous comprendrez alors que si bon nombre d'œuvres du terroir nous paraissent fades et, disons le mot, ennuyeuses, c'est qu'elles sont mal faites tout simplement. Vous vous réjouirez de rencontrer un auteur de chez nous qui adore son pays, au point d'en décrire un coin particulier avec un amour, une délicatesse, une vérité qui ravissent et émeuvent tout à la fois. Vous serez contents et fiers de voir vivre sous vos yeux, en chair et en os, des vrais cultivateurs ayant pour la Terre un culte entier, absolu, qui n'admet aucun compromis, aucune concession. Car vous trouverez tout cela et d'autres choses encore dans le livre de M. Potvin qui vous feront vous avouer une fois de plus que nous avons maintenant chez nous des romanciers tout comme nous avons des poètes et des historiens.

Bien entendu, vous n'aurez pas seulement des sujets de contentement en lisant *"Le Français"*. Il vous arrivera même de céder parfois à des mouvements d'impatience, presque de colère, en rencontrant ici et là dans l'œuvre de coupables négligences de style, des insuffisances d'observation, des lacunes de construction. Et, à ces moments, vous serez d'autant plus fâché que vous savez fort bien que, s'il le voulait, M. Potvin pourrait faire mieux, qu'il n'aurait qu'à labourer certains endroits, à en herser d'autres, enfin à "ameubler" plus complètement sa bonne et franche terre pour s'assurer une récolte plus égale, moins mêlée.

Mais M. Potvin vous objectera, il me l'a déjà objecté maintes fois, qu'il n'est pas et ne veut pas être un styliste, qu'il ne pose nullement au psychologue fin de siècle et qu'enfin il vise uniquement à écrire pour le bon public des récits simples et substantiels comme les contes émouvants que narrent, dans les "veillées", les vieux de nos campagnes dont il excelle à nous tracer de si fidèles silhouettes.

Et après tout, il n'a peut-être pas tort, et je suis bien sûr que les neuf dixièmes des lecteurs se moquent joliment du mot rare, de l'épithète originale, de la construction savante, s'ils trouvent dans le livre qu'on leur présente une action réelle, des pensées intéressantes et des épisodes attachants. C'est pourquoi je ne me sens pas la force d'insister

autre mesure sur le chapitre des reproches et je préfère redire à M. Potvin combien il nous fait plaisir de saluer en son nouveau roman une des œuvres les plus complètes et les mieux venues de notre littérature régionaliste. Et pour bien préciser, puisque j'emploie ce mot de régionalisme, je prétends qu'il nous a rarement été donné chez nous de voir un de nos écrivains réussir à ce point à identifier l'âme de ses héros et la trame de son récit avec l'aspect particulier des lieux où il situe son intrigue. De plus, cet aspect des lieux varie avec les saisons et les changements de température et cette variation a son reflexe dans les sentiments et l'humeur des personnages en scène.

Voilà, certes, de l'art véritable et dont nous ne saurions faire trop grand cas parce qu'il est encore rare chez nous. Ne serait-ce qu'à ce point de vue. *"Le Français"* de M. Damase Potvin marque certainement une date, une heureuse date dans l'histoire du roman canadien-français.

Posons donc joyeusement une pierre blanche et demandons à l'auteur qui vient d'immortaliser notre lointain Témiscamingue de se tourner maintenant vers une autre région de notre cher "pays de Québec" et de nous en faire prochainement une description glorieuse et colorée à travers les mailles d'un délicieux récit. Ce sera bien là une excellente et patriotique manière de nous enseigner à la fois l'histoire et la géographie.

SOUVENIR

SOUVENIR DU GRAND PÈLERINAGE DE L'ANNÉE SAINTE — (in-8, 108 pages), par J.-D. Dufour.

Combien de catholiques auraient voulu joindre les heureux pèlerins qui, le printemps dernier, s'embarquaient à Montréal et à Québec, pour aller à Rome, en particulier, à l'occasion du 22e Pèlerinage Canadien! Pas moins de 150 voyageurs partirent, le 5 mai, à bord du "Minnedosa", l'un des paquebots du Pacifique Canadien, pour aller aborber en France, à Bordeaux, et continuer, peu après, jusqu'à la Ville Éternelle. L'agence Jules Hone avait la direction du voyage et Mgr J.-H. Prud'homme, évêque de Prince-Albert et de Saskatoon, était chargé de la direction spirituelle des pèlerins.

Pendant deux mois, nos compatriotes parcoururent l'Europe et revinrent chargés de souvenirs. L'un d'eux, M. J.-D. Dufour, professeur à l'Ecole Normale de Sherbrooke, eut la bonne pensée de tenir un journal, et, se rendant aux instances de ses amis, il a consenti à en donner un sommaire, dans lequel il fait passer son enthousiasme, son ardeur juvénile et sa solide foi catholique. Professeur de carrière, M. Dufour parle et écrit toujours comme un professeur à la tribune. Sa parole est simple, imagée et remplie d'enseignements qui meublent l'esprit et nourrissent l'âme à la fois. Qui veut passer quelques heures délicieuses et faire, par l'imagination, le grand Pèlerinage à Rome, n'a qu'à se procurer la brochure bien illustrée de M. Dufour, à l'Ecole Normale de Sherbrooke.

G.-E. M.